



Une destination coup de cœur. PHOTO CAPRICCI

QUARTIERS D'HIVER

CITÉ Le Chinois Li Hongqi passe ses vacances avec des ados désœuvrés.

WINTER VACATION
de **LI HONGQI**
avec Bai Junjie... 1h 51.

Nous avions besoin de réconfort, et le garçon qui a réalisé ce bijou est poète. Au figuré, au propre. Qui mène, à 35 ans, une revue indépendante dont le nom se traduit du pinyin par l'expression *Bas du corps*. Dans un des numéros, Li Hongqi pose, paraît-il, en mimant son suicide, sourire aux lèvres. Tout comme la douceur de ce film, à mi-chemin entre le suicide et le sourire aux lèvres.

Le suicide n'est jamais en odeur de sainteté, ni chez les religieux ni chez les communistes. C'est une décision que l'on prend seul, et prise seule elle refuse la dictature du groupe. Le Chinois Li Hongqi ne s'est toujours pas suicidé, tant mieux, car il a signé ce film, son troisième, *Léopard d'or* de Locarno en août 2010.

«**Orpheline**». Film ou poésie immédiate ? Les catégories sont insuffisantes à transmettre la férocité de cet équilibre. Il faut trouver aux critiques une façon de retranscrire ce calme insidieux, le calme de ceux qui savent que l'on est déjà entré

dans autre chose - en esthétique, en politique, comme dans la vie de tous les jours. Baliser avec eux (enfants, ados, poètes, glandeurs professionnels) ces vacances d'hiver

Li Hongqi, un Jarmusch chinois qui aurait troqué la jeunesse punk américaine pour la petite adolescence communiste.

passées à attendre le dégel dans une cité chinoise minuscule, ouvrière (par définition). Décrire ce qu'on y voit, avant que ça nous file entre les doigts. Raconter qu'on a vu un

môme haut comme trois pommes parler à une fille de sa taille et de son âge et lui demander ce qu'elle voudrait être, une fois grande. «*Orpheline*», répond la môme.

Quand un père s'étonne que son fils ne réponde pas aux baffes qu'il se prend de la part d'une brute épaisse un peu racketteur sur les bords, le fiston lui répond que, s'il riposte, il sera à son tour «*un con méchant*. Après tout, ce ne sont que quelques coups». Les scènes sont émaillées de phrases qui tuent, bombes de concision

qui envahissent le cadre pour s'y maintenir en suspens. Parfois, on croirait devant tant d'assurance que c'est l'air entre les acteurs qui dirige la scène. On repense aux deux ados qui ne cessent de se séparer, la fille s'en va, et c'est chaque mois pareil. «*Je suis peut-être devenu quelque chose comme sa serviette hygiénique*», pense le garçon à voix haute. Et quand l'un d'entre eux se demande pourquoi le ciel est toujours vide, les autres s'inquiètent : «*Tu te sens pas bien ?*» Pour parler, il y a un vieux canapé défoncé, abandonné contre le mur de brique : s'y asseoir à trois ou quatre est leur façon, avachie, de supporter le temps immobile.

Neige. Par intervalle régulier, l'air commun s'emplit de messages extérieurs (un porte-voix officiel ? une radio ? des coups de canon au loin ?) ou d'une chanson étrange (on dirait qu'un bégue y récite l'alphabet). Ça ne brusque pas beaucoup cette lumière de janvier, qui fait refléter la neige sur les murs uniformément rouille brique ou sur le beige délavé des dalles d'ennui. Ce type est quelque chose comme un Jarmusch chinois qui aurait troqué la jeunesse punk américaine pour la petite adolescence communiste. Les références sont à mille lieues, mais les deux ont la même amère douceur, le même goût pour le tranchant. Chez l'un comme chez l'autre, les répliques tombent avec un humour sec et, en tombant, font à peu près le même son. Au tableau noir de la reprise des cours, la prof a inscrit une question : «*Comment être utile à la société ?*» Trente ados exaspérés se prennent la tête entre les mains.

PHILIPPE AZOURY

Un tableau sinistre et radicalement absurde de la Chine contemporaine

Sur fond d'horizon bouché et de système politique coercitif, le film de Li Hongqi déclenche le sourire pour mieux nous l'enfoncer dans la gorge

Winter Vacation

C'est la fin des vacances dans un village de la Chine septentrionale. Quatre adolescents laconiques tuent le temps, tournent en rond, échangent des propos vagues, évoquent des projets tout aussi vagues que le film s'empresse de tuer dans l'œuf.

Le plan d'ouverture du film est à cet égard saisissant. Une maison jaunâtre sous un ciel de plomb, un carrefour crépusculaire désert, longuement filmé en plan fixe, sur lequel s'engagent progressivement

les personnages du film. En arrière-plan sonore, des annonces commerciales, manifestement destinées à personne, résonnent comme une litanie dans un haut-parleur. Le dialogue qui s'engage entre les deux jeunes gens qui pénètrent les premiers dans ce cadre désolé ne dépare pas le tableau : « *Tu fais quoi ?* », « *J'allais te chercher* », « *Moi aussi* »...

Bientôt rejoints par deux autres compères, la conversation se relance, entre deux lourds silences, par une information prometteuse : « *Il paraît qu'il y a une fille pas mal qui vend des choux sur le marché.* » La

fille, on ne la verra pourtant jamais. En lieu et place, le film égrène des situations où l'ennui abyssal le dispute au grotesque des rapports familiaux et sociaux.

Rire finlandais glacé

Un grand-père menace à tout bout de champ son petit-fils, garçonnet pourtant paisible, d'une formule péremptoire : « *Tiens-toi tranquille ou ton oncle va venir te botter les fesses !* » Une scène de racket impassible est illustrée par des paires de gifles calmement répétées sur le visage d'un des adolescents. Une femme achète les

fameux choux sur le marché en faisant baisser les tarifs au-delà du raisonnable. Un divorce est réglé dans un bureau miteux en deux coups de cuillères à pot.

Cette humanité prostrée, cette équanimité de la souffrance, cette durée des plans tirée plus qu'il ne faut, cette cruauté insidieuse qui contamine tous les rapports composent un tableau particulièrement sinistre de la Chine contemporaine, qui ne déclenche le sourire que pour mieux nous l'enfoncer dans la gorge.

Sur fond d'horizon bouché, de système politique coercitif et de

violence sociale latente, le troisième long-métrage de Li Hongqi introduit toutefois une manière relativement nouvelle dans le cinéma d'auteur chinois, celui de l'humour absurde, proche, en littérature, de l'esprit beckettien et, au cinéma, du rire finlandais glacé, type Aki Kaurismäki. La manière de Li Hongqi est toutefois plus radicale encore. Elle repose sur l'impavidité, le silence, la sérialité, la néantisation de tout projet, de toute action, et de l'attente elle-même.

Cette esthétique exacerbée du désespoir, qui confine à l'installation plasticienne, est visible-

ment conçue par le réalisateur comme une arme de combat, une provocation dadaïste et salutaire contre la pesanteur et l'utilitarisme de l'ordre social.

L'exercice trouve néanmoins sa limite dès lors que cette neutralisation stylisée, ce systématisme de l'absurde, atteint les personnages, réduits à n'être que les porte-drapeaux de l'offensive tous azimuts de l'artiste omnipotent. ■

Jacques Mandelbaum

Film chinois de Li Hongqi.

Avec Bai Junjie, Zhang naqi, Bai Jinfeng, Xie Ying. (1 h 31.)

LA CHRONIQUE

CINÉMA

D'ÉMILE BRETON

L'impertinent gamin de la Chine du Nord

« VACANCES D'HIVER »,
film chinois de Li Hongqi,
COULEURS, 91 MINUTES.

Li Hongqi est poète : la revue *Capricci*, dans un dossier utile à qui voudra en savoir plus sur ce cinéaste chinois peu connu jusqu'à sa révélation au dernier Festival de Locarno, où il obtint le léopard d'or, publie de ses textes, tranchants, « à féloquence tordant son cou ». Il est peintre aussi, on s'en aperçoit dès le premier plan de son film *Vacances d'hiver*. Composition plastique horizontale dans le format allongé du CinémaScope, rue au premier plan et immeuble jaune la barrant, et deux verticales : une cheminée aux couleurs torsadées, un poteau. Un garçon arrive, trainant les pieds, puis un deuxième et un autre. Longs silences. Quelques mots sont échangés. Grande banalité. Ainsi entre-t-on dans ce film qui annonce d'entrée que le vide des lieux aussi bien que de la parole n'auront pas grande importance en soi : c'est leur mise en rapport qui compte. Autant dire qu'il faudra ouvrir grand les yeux et les oreilles (oreilles, façon de parler, le film étant bien évidemment sous-titré).

Peintre donc, poète, mais avant tout cinéaste. Et un cinéaste rare qui, dès son troisième film, la trentaine à peine passée, affirme une telle maîtrise des formes. Car c'est de cela qu'il s'agit : on sait à quel point bien des cinéastes n'ont eu d'autre recours que de faire des films ennuyeux pour dire l'ennui. Or ici, Li Hongqi, d'entrée avec ce premier plan d'une rencontre, dans

« Dernier jour de vacances d'hiver dans une petite ville de la Chine du Nord. »

un paysage désespérant d'insignifiance, de trois adolescents qui n'ont pas grand-chose à se dire, gagne son pari : rien de plus drôle que cette entrée en matière. Rien de plus désespérant, non plus. Le ton est donné, dont il ne se départira pas, pour cette exploration du

dernier jour de vacances d'hiver dans une petite ville de la Chine du Nord. Bâti en effet de saynètes, passant du salon où grand-père et petit-fils se retrouvent, à la cuisine où toute la famille est à table, à la chambre où des adolescents vont retrouver l'ami alité, ou au marché où une cliente roule un marchand impassible, le film révèle sa profonde cohérence. Chacune de ces historiettes renvoie à une autre. Ainsi, peu après qu'on a vu, encadrée, une photo de mariage enluminée de rose (« ils étaient heureux », dit le grand-père à son questionneur de petit-fils), on se retrouvera dans le glacial bureau d'enregistrement des divorces. Et cette séquence elle-même vient en résonance avec les projets d'avenir d'un garçon pour la fille qu'il aime. Ce film d'apparence haché est savamment construit. Sans parler de la mise en place de personnages dialoguant des deux bouts d'un canapé, ce meuble dont on sait que le CinémaScope a été inventé pour lui et « les commodités de la conversation », comme on disait jadis, qu'il permet. Conversation étant beaucoup dire, les silences ayant davantage de poids que la parole. S'il fallait d'un mot qualifier ce film, on pourrait parler de placide désespoir. D'où, dans le même temps qu'il ferme l'une après l'autre toute porte à la possibilité d'une vie autre que celle de cette petite ville, sa force comique. Mélange rare, comme ce gag final du professeur qui s'est trompé de classe et casse le discours habituel, suivi, « off », d'un rock assourdissant sur une image de momes élèves. L'espoir lui-même y est désespérant, avec la figure de ce gamin qui ne peut attendre d'être grand pour se faire orphelin et, partant à l'aventure, entraîne sa compagne de jeux muets. Beauté ravageuse du nihilisme dans une société dont on connaît sa tendance à tout contrôler.

WINTER VACATION

DE LI HONGQI



Que font les adolescents dans les villages du nord de la Chine ? Comme tous les adolescents dans tous les villages du monde : ils parlent des filles, un peu, et ils s'ennuient, beaucoup. Li Hongqi met en scène leur désœuvrement avec une impressionnante maîtrise formelle. La composition des cadres (les acteurs semblent des pions dans un décor lugubre), l'utilisation du hors-champ sonore (les bruits omniprésents de fusillades et d'explosions, d'autant plus inquiétants qu'ils restent invisibles) sont dignes de Jia Zhang-ke (*Still Life*, *24 City*). A un détail près : la lenteur radicale de *Winter Vacation* ferait passer le cinéma contemplatif de Jia Zhang-ke pour du Tony Scott...

Le réalisateur étire la durée à l'extrême limite de la résistance des plans – et du spectateur. Cela virerait à la posture auteuriste s'il ne tirait un séduisant bénéfice comique de l'apathie de ses personnages. Notamment lorsqu'une cliente sourcilleuse effeuille méticuleusement un chou devant un marchand impassible. Ou lorsqu'un professeur dépressif s'anime pour critiquer ses élèves avant de s'apercevoir qu'il s'est trompé de classe. Cet humour à froid se révèle particulièrement corrosif, pour évoquer une société chinoise aussi brutale que figée. **SAMUEL DOUHAIRE**

(*Han Jia*). Chinois (1h31). Scénario : L. Hongqi.
Avec Bai Junjie, Zhang Naqi, Bai Jinfeng, Xie Ying.

Semaine du 23 février 2011

Winter Vacation de Li Hongqi

avec Junjie Bai Ebai, Naqi Zhang (Chine, 2010, 1h31)

Léopard d'or à Locarno, une suite de saynètes arty et absurdes.

Un peu théorique.

Droopy pourrait-il être chinois ? Quatre adolescents se baladent dans le Nord de la Chine, dans une petite ville aux allures de ruine industrielle, et trompent leur ennui le temps de vacances d'hiver.

Ça pourrait être la matière d'une chronique naturaliste – morosité et poisse rases à l'appui –, mais le film de Li Hongqi (Léopard d'or à Locarno en 2010) fait le choix très surprenant d'en faire un défilé de saynètes impassibles, étirées, lieu de microsketches où l'absurdité des situations (des jeunes gens s'échangent des baffes sans résistance et sans mal, un grand-père interdit des choses saugrenues à son petit-fils) s'ajoute à une forme d'inquiétude latente : dans quel monde au bord de l'implosion, intime ou collective, vivent donc ces gens ? Dommage que la stylisation volontairement artyssime du film (l'auteur, âgé de 35 ans, poète et écrivain, vient d'un groupe fondé autour d'une revue, appelé Bas du corps), qui surcadre, surphotographie, survide et surépure chaque plan, n'épuise un peu l'ensemble, qui a du mal à s'émanciper des belles intentions théoriques, là où une Valérie Mréjen, par exemple dans *La Défaite du rouge-gorge*, insufflait quelque chose de gracile et trouvait un burlesque de fond. **Axelle Ropert**



En grande vacance

Le cinéma, dit-on, est une fenêtre sur le monde. Il renseigne sur l'état d'un pays, d'une société, et ce d'autant plus que les images enregistrées viennent de loin. La Chine fait partie de ces contrées méconnues, fantasmées par les Occidentaux, que les films d'Edward Yang, Wang Bing ou Jia Zhangke contribuent en effet à éclairer, à représenter. Rien de tel avec *Winter Vacation*, de Li Hongqi. Ou, plus exactement, le film ne nous livre rien de ce qui a priori pourrait être spécifiquement chinois. On est là face à une abstraction déroutante et envoûtante, signée par un cinéaste dont c'est le troisième long-métrage et qui publie aussi des recueils de poésie.

Winter Vacation (« Vacances d'hiver ») met en scène des lycéens en congés scolaires. Cinq garçons qui ne savent pas quoi faire de leur peau, qui se retrouvent dans une chambre à jauger chacun leur tour la qualité d'un bonnet de laine qu'à l'un d'eux une fille a offert, qui traînent dans le froid, ou conversent, dehors, affalés dans des fauteuils d'appartement dont ils ont au préalable enlevé la fine couche de neige qui s'y est déposée. Des adolescents désœuvrés comme il en existe partout, en mal d'imagination et d'aller, en mal-être.

Et pourtant, *Winter Vacation* ne ressemble pas à un *teen movie*, ces chroniques de l'adolescence, le plus souvent américaines. D'abord parce que ces Vitelloni chinois nouvelle manière, atone et minimaliste, ne sont pas les seuls personnages du film. Il y en a un autre, dont on pourrait dire qu'il leur vole la « vedette » tant il magnétise le regard : un très petit garçon joufflu, d'une placidité sans égale, au regard noir, profond, presque violent, dont le visage exprime une gravité et une intransigence absolues.

Si les adolescents semblent revenus de tout – de leurs parents, du lycée et de ce qu'on leur enseigne, de la Chine et de son projet socialiste (qui donne lieu à une réplique définitive) –, ils attendent quand même quelque chose, une toute petite chose : que ça passe. « *Pourquoi le ciel est-il toujours vide ?* », interroge l'un d'eux. La question, que le spectateur n'entend pas seulement dans son sens littéral, mais comme une



Petit chef-d'œuvre d'humour absurde, *Winter Vacation*, du chinois Li Hongqi, met en scène le vide intérieur.

dans les plus brefs délais.

Winter Vacation, qui devrait plus justement se traduire « *vacance d'hiver* », est un film sur un monde cassé, désarticulé. Li Hongqi ne donne aucune indication sur le lieu où l'action se déroule : dans une ville non identifiable, avec ses cités lugubres et indifférenciables, à la propreté suspecte. Au loin résonnent des bruits ou des voix qui sortent de haut-parleurs, mais que personne n'écoute parce qu'elles ne disent plus rien. La ville, aux antipodes de la représentation d'une Chine peuplée, semble vidée de ses habitants.

De la même façon, Li Hongqi réduit tous les décors à l'essentiel. Pas de mouvements de caméra, des plans à l'économie, et un sens très sûr du cadre et de la composition : les personnages n'ont pas d'autre espace que le tableau ou la scène de théâtre où ils sont cloués. Pas de hors-champ, pas d'échappée possible. Le temps se dilue. Le ciel est vide.

Alors, *Winter vacation*, film plombé et plombant ? Pas si simple. Par un étrange phénomène, le film ne cesse de déclencher l'hilarité. Il y a ici quelque chose de la *Cantatrice chauve*, mais une *Cantatrice chauve* au ralenti.

Exemple : le premier plan où apparaissent le petit garçon et son grand-père. Ils sont dans un salon, assis sur un canapé (on les reverra plusieurs fois ainsi). Plus exactement, l'enfant est assis par terre, muet, immobile, songeur. Au bout d'un très long moment d'indifférence mutuelle, le grand-père brise le silence et lui lance : « *Reste tranquille !* »

***Winter Vacation* est** un petit chef-d'œuvre d'humour absurde. Mais ici l'humour a la noirceur du drame, et l'absurde ressemble à un précipice où les personnages glisseraient pour une chute sans fin. Le seul adulte, un professeur, tenu pour véritablement fou par les élèves, profère de sages anathèmes à la Thomas Bernhard. En voulant devenir orphelin, le petit garçon ose la rupture avec la chaîne du mensonge, de la compromission et de la perte de sens. Il est celui qui endosse la responsabilité de la renaissance du monde. *Winter Vacation*, léopard d'or au festival de Locarno en 2010, est un film post-punk et philosophique. Un film de Chine et de partout ailleurs. Quoi donc après le *No Future* ?

— Christophe Kantcheff

GRAZIA

Semaine du 18 au 24 février 2011



LES SOUS-DOUÉS

CHEZ MAO

WINTER VACATION de Li Hongqi (Chine, 1 h 31).
En salle le 23 février.

Jusqu'ici, comédie et cinéma d'auteur chinois pur et dur se regardaient de loin. Voilà qu'ils esquissent enfin un petit flirt, au milieu de nulle part: une agglomération industrielle du nord de la Chine, ville fantôme photogénique. Quatre ados en catatonie tuent le temps en attendant la fin des vacances scolaires: ils se livrent à des jeux irrésistibles et débiles, tentent de dissuader les filles studieuses de les quitter avec des arguments choc («tu seras toujours nulle en classe, continuer à sortir avec moi n'affectera pas tes résultats»). Dans un pays obsédé par la méritocratie et la croissance, le dédain et le surplace de ces petits mecs sont drôlement subversifs. Alors, même s'il n'est pas formellement révolutionnaire, *Winter Vacation* nous déride et nous intrigue. *Julien Welter*

Winter Vacation de Li Hongqi

Mods et mollusques

par JOACHIM LEPASTIER

La rage et la neurasthénie sont-elles deux humeurs compatibles? À voir *Winter Vacation*, troisième long métrage de Li Hongqi, qui par ailleurs fait état depuis près de dix ans d'une activité de peintre, romancier et poète activiste, il semblerait bien que cette alliance des contraires soit productive. Qui plus est, le rythme plus que ralenti du film ne paraît pas jouer comme un anesthésiant ou une autocensure appliquée sur un fond de colère, mais

comme une ruse suprême qui donne encore plus d'écho au cri farceur et furieux de son auteur.

Situé dans une petite ville du nord de la Chine lors des derniers jours des vacances du nouvel an chinois, le film s'attache aux pérégrinations quasi immobiles d'une bande d'adolescents apathiques se demandant pourquoi le ciel est toujours vide et ne trouvant ni dans l'amitié ni dans les relations familiales un quelconque regain de vigueur ou d'émotion. La saison est aux ruptures et

aux divorces. Les petits frères et les petites sœurs ne rêvent que d'une chose : partir loin pour devenir orphelins, et toute discussion reste minée par deux déprimantes ornières : le défaitisme ou la répétition bornée de la voix de son maître. Qu'est-ce qui empêche un tel tableau de virer à la noirceur intégrale?

C'est précisément la petite dynamique que le système du film génère presque malgré son propos. L'absence d'empathie comme l'aplatissement généralisé du rythme n'empêchent guère de faire entendre les échos d'un *no future* qui, pour tout somnambule (voire endormi) qu'il soit, ne perd rien de sa netteté. L'atonalité d'ensemble, la fixité des plans, les durées étirées et, en bout de course, des gags ou des saillies pince-sans-rire sont autant d'éléments d'une petite rhétorique déjà identifiée, presque virtuose dans son art de toréer l'apathie, mais qui vire parfois à la recette, comme cet exemple au hasard du vieil oncle qui droopyse devant sa télé : « Fiche-moi la paix, je suis ému, là. » La réduction drastique de l'expressivité finit pourtant par faire advenir une sorte d'essentialisme pictural et sonore, arraché à la matière même de la grisaille.



La maîtrise graphique, discrète mais réelle, de Li Hongqi ne s'applique pas qu'au dessin rigoureux des cadres où séduisent la colorimétrie atténuée comme la géométrisation des décors qui, intérieurs comme extérieurs, tendent vers une belle abstraction. La plasticité éclate aussi à l'oreille: crépitements ralentis d'ambiances de liesses lointaines, présence obsédante des tic-tac de l'horloge qui donnent un poids sensible à l'ennui et, surtout, étranges et lancinants ponts musicaux, berceuses tout en grognements et en reflux plaintifs, à l'exact intermédiaire de l'onomatopée et de la mélodie.

Winter Vacation avance en suivant la logique narrative du *comic strip*: succession de séquences articulées chacune en trois ou quatre rebonds horizontaux. La platitude volontaire de ces petits segments étant contrebalancée par le travail de sape induit par les effets de variation et de répétition. Cette bande de petits mecs humiliés humiliants, marmonnant derrière leurs anoraks colorés paraissent même de lointains cousins de *South Park*, d'autant plus qu'on y retrouve le même carburant: minimalisme formel + mise en boîte du discours officiel. Mais la façon dont Li Hongqi regarde ses piètres héros outrepassa le simple exercice de misanthropie fun et narquoise.

Car une vraie douleur advient dans cette stylisation extrême, qui fait penser au *Mod's* de Serge Bozon, mais précisément sans le détachement volontaire ni le dandysme protecteur. Et le cinéaste trouve finalement la bonne distance mais d'une drôle de manière: en posant de modestes jalons pour édifier sa propre sous-culture alimentée par le devenir mollusque d'une génération (stigmatisée dans un cinglant dénouement). Reste à savoir si, dans la foulée du Léopard d'or obtenu à Locarno l'été dernier, une chair un peu plus nerveuse et consistante viendra étoffer les séductions premières de ce (déjà) système, qui, pour l'heure, échappe à l'asphyxie par les belles fusées qui trouent le ciel de ce brûlot flegmatique. ■

WINTER VACATION [Han Jia]

Chine, 2010

Réalisation, scénario, montage: Li Hongqi

Image: Qin Yurui

Musique: Zuoxiao Zuzhou, The Top Floor Circus

Production: EGO SUM Art&Design, Alex Chung

Distribution: Capricci Films

Interprétation: Zhang Naqi, Bai Jinfeng, Xie Ying

Durée: 1h31

Sortie: 23 février

Orphelin cinéaste

Entretien avec Li Hongqi

● *Winter Vacation* est votre troisième long métrage, mais vous avez aussi publié des poèmes et des romans...

J'ai commencé par la peinture à l'âge de 11 ans puis j'ai étudié aux Beaux-Arts. À 22 ans, j'ai commencé à écrire, et à 28 ans, j'ai réalisé mon premier long métrage, *So Much Rice* (2004). L'écriture et la peinture sont des activités que j'ai pratiquées en parallèle et qui se sont influencées réciproquement, mais quand je fais un film, je n'écris plus et je ne peins plus.

● Votre pratique antérieure de peintre vous permet de traquer la dimension picturale du quotidien, même dans des environnements très banals.

Oui, c'est certain. C'est en cela que le processus cinématographique s'inscrit dans la continuité de mes activités précédentes. Certains spectateurs m'ont parlé d'Edward Hopper ou de *Peanuts* de Charles Schulz, mais ce ne sont pas des références conscientes. Je n'ai pas de lien particulier avec l'imaginaire américain, mais je viens d'une petite ville du nord de la Chine semblable à celle du film. L'ambiance découle directement de ce que j'ai ressenti dans ma jeunesse en grandissant dans un environnement peu développé, peu fréquenté et où l'on s'ennuie peut-être autant que dans certaines banlieues américaines.

● Est-ce que vous acceptez le terme de « minimalisme » pour qualifier votre travail ?

Quand on commence à nommer quelque chose, on risque de s'enfermer dans un label qui créerait l'inverse de l'effet recherché.

● Il y a tout de même un dénuement dans votre cinéma. Procédez-vous par soustraction pour ne garder que les éléments les plus expressifs ?

Si je ne ressens pas la nécessité vitale de mettre quelque chose, je le retire, que ce soit au niveau des personnages, des cadres ou des dialogues. Je prends beaucoup de décisions dès l'écriture, notamment sur la musique. Ce n'est pas une commande que je fais au montage. Je ne fais pas confiance à un travail qui viendrait après et se superposerait à la réalisation du film. Pour moi, cela donnerait trop d'inconnues et trop d'éléments instables.

● Comment vous situez-vous par rapport à Jia Zhang-ke ?

C'est sur un point que mes films diffèrent de ceux de Jia Zhang-ke. Chez lui, le sentiment



de tristesse et de pessimisme est spécifique à l'être chinois. Moi, je me positionne face à l'être humain.

● À voir votre film, les futures générations seront encore plus désespérées que l'actuelle.

L'exploration du spleen de la jeunesse chinoise est un thème récurrent de mon travail, mais là où je suis allé le plus loin, c'est dans un roman écrit en 2004, *Xingyun'r* (*Lucky Bastard*). Il décrit aussi un groupe de jeunes de 15-16 ans, mais il me paraît faire davantage preuve de cruauté que mes films.

● Vous sentez-vous, comme vos personnages d'enfants, une âme d'orphelin ? Et si oui, cherchez-vous des parents ou des frères de cinéma ?

Si je dois m'exprimer en tant que cinéaste, je dois le faire comme un orphelin. Mais ce mot-là n'est pas lié à un géniteur quelconque. J'ai cité trois cinéastes comme influences: Michael Haneke, Edward Yang et Lee Chang-dong, mais je ne cherche pas une filiation. Dès mon premier long métrage, on m'a comparé à Kaurismäki alors que je n'avais encore vu aucun de ses films. Quand je parle d'orphelin, c'est dans un sens plus vaste. Dans le monde animal ou végétal, chaque élément est un orphelin de l'univers et c'est cette présence face à ce flou, cette indécision face au futur que je cherche à interroger.

● Vos films sortent-ils en Chine ? Quelles réactions provoquent-ils ?

Ils sortent mais uniquement en DVD, officiels et pirates. Il se trouve que je fais partie des meilleures ventes de ma maison d'édition (qui édite tous les réalisateurs indépendants), mais c'est peut-être aussi parce qu'à chaque fois que je publie un DVD, j'insère à l'intérieur un recueil de mes poèmes ou mon roman. Les acheteurs doivent se dire que le rapport qualité-prix est meilleur. ■

Propos recueillis par Joachim Lepastier à Locarno, le 10 août.

23
FE
VR
ER

Winter Vacation ★★★★★

Une comédie caustique et mélancolique sur la Chine.

▶ Le film s'ouvre – avec d'emblée une rare exigence de cinéma – sur la rue déserte d'un village de la Chine rurale, battue par un vent glacial et où résonne une voix mécanique relayée par des haut-parleurs. C'est dans ce décor à la sinistrose contaminante que se joue l'un des meilleurs films chinois de ces dernières années, comédie à froid et cinglante sur les désillusions de

la jeune génération. Un art consommé de la rétention du gag et de l'optimisation de son impact, un jeu subtil des contraires (le contemplatif répond au corrosif) et une écriture faisant rimer poétique et politique cisèlent ce film atypique et réjouissant. ■ **Xavier Leherpeur**

De Li Hongqi • Avec Junjie Bai, Naqi Zhang, Jinfeng Bai... • 1 h 31



Winter Vacation

réalisé par Li Hongqi



Léopard d'Or du dernier festival de Locarno, *Winter Vacation* de Li Hongqi ne ressemble à rien de ce qu'on croyait connaître du cinéma chinois. Celui qu'on a rapidement affilié à Kaurismäki (dont il n'a pas vu les films) signe un film à la fois simple et ambitieux, grinçant et drôle, rock et placide. On a hâte de voir ce que ce jeune réalisateur nous réserve à l'avenir.

« Stuck inside Mobile with that Memphis blues again » (« Coincé ici à Mobile avec toujours ce blues de Memphis ») chante Bob Dylan sur *Blonde on Blonde*. Le refrain revient en tête à la découverte du formidable et atypique *Winter Vacation*, tant son réalisateur, Li Hongqi, semble reformuler en Chine ce blues dylanien et provincial d'une jeunesse coincée dans un milieu lesté par l'ennui, l'étroitesse et l'ordinaire. C'est effectivement à un imaginaire américain que *Winter Vacation* se raccroche bizarrement en racontant les errements d'un petit groupe d'amis qui tuent le temps pendant les vacances d'hiver d'une petite ville du Nord de la Chine. La drôlerie et la mélancolie évoquent ce spleen et cette langueur adolescents que les réalisateurs et musiciens outre Atlantique ne cessent de réinterpréter dans une forme de tradition.

Winter Vacation a le charme du film punk proprement habillé, l'air de rien, pour la sortie du mercredi, parce que d'apparence calme et épurée, il n'en explose pas moins chaque idée préconçue que le spectateur peut avoir de la Chine et de son cinéma. Le parcours artistique de Li Hongqi, aussi romancier, poète et peintre, n'est peut-être pas étranger à la singularité de *Winter Vacation*. Sans faire du film le révélateur d'une réalité cachée, le réalisateur devra être remercié pour nous parler de la Chine de cette manière-là. Ni miséreuse ni fortunée, ni performante ni déliquescence, la Chine de Li Hongqi est surtout terriblement banale. Elle n'oublie pas de s'ennuyer ferme et d'en rire de surcroît.

Si le premier plan du film peut faire croire à un tableau naturaliste, le dialogue lui désamorce d'emblée tout le sérieux que la fixité et la durée du plan semblaient imposer. A la question de savoir si une fille est jolie, un adolescent répond placidement que le principal intérêt de la demoiselle est de n'être « pas d'ici ». Le film se structure alors dans une mosaïque de scènes quasi autonomes où la rigidité formelle est comme parasitée par le comique d'une réplique ou d'un gag visuel. Les personnages ne semblent ainsi jamais subir leur environnement, jamais totalement dupes de l'apathie qui les menace ainsi que le film. Mais il serait malvenu de réduire *Winter Vacation* à ce procédé unique. La réussite tient aussi dans un art très personnel de la mise en scène. Dans le peu de plans qui composent le film, Li Hongqi fait preuve d'un talent chorégraphique dans ses choix de changement de valeur de plan ou dans les sorties et entrées des personnages qui viennent souvent relancer l'enjeu d'une scène. De même son attention au hors-champ sonore anéantit tout reproche d'un cinéma minimal. Bruit de coup de feu, grésillements, hors-parleurs qui crachent, inlassables, des messages obscurs apportent toujours une profondeur et une étrangeté au plan.

Le film pourrait faire craindre d'être dans la redondance de l'ennui que subissent les personnages et dans l'anecdotique. Pour parer cela, il peut en fait toujours compter sur des effets ou des figures inattendus. Le plus beau personnage d'enfant philosophe vu depuis *Yi-Yi* d'Edward Yang fait partie de ceux-ci. Et le formidable final du film en est à la fois la synthèse et le sommet parce que de l'apathie surgit un pied de nez surprenant. Il enfonce le clou pour nous dire que tout cela était bien une histoire de rage intériorisée. Un film austèrement punk en somme.

Guillaume Morel

L'HISTOIRE : Le dernier jour des vacances d'hiver dans un banal petit village du nord de la Chine. Quatre adolescents désœuvrés se retrouvent chez un copain qui vit avec son père, son frère et son neveu. Profitant de leur dernier jour de vacances, ils traînent en ville où il ne se passera visiblement jamais rien et discutent à bâtons rompus, haussant parfois le ton par esprit de contradiction. C'est méchant, c'est drôle et ça fait du bien.

On se croirait chez Aki Kaurismäki mais on est en Chine : c'est triste mais drôle.

Il y a au moins dans ce film une scène inoubliable : un professeur de biologie un peu fatigué balance à ses élèves une phrase absconse pour leur faire comprendre avec un sérieux inébranlable que leur existence de protozoaires ne sert à rien dans l'ordre cosmique des choses. Subrepticement, il se lève de sa chaise et s'en va, car il s'est trompé de classe. Bienvenue dans un théâtre de l'absurde, un village isolé du nord de la Chine où des adolescents rouillés avant d'avoir rejoints le monde des adultes s'épuisent d'ennui. Ce qui s'annonçait aussi triste qu'un dimanche après-midi pluvieux devient rapidement un spectacle hilarant de cruauté stylisée qui dissèque la Chine contemporaine à différents niveaux (moral, familial, social, politique). En d'autres termes, on n'est pas chez Jia Zhang-Ke. Bizarrement, l'influence se révèle européenne et les plans fixes animés par de beaux clowns tristes renvoient autant à Aki Kaurismäki (**Au loin s'en vont les nuages**, 1995) qu'à Roy Andersson (**Chansons du deuxième étage**, 2000). Mais ce n'est pas un épigone avec des références ostentatoires pour déridier un public de festivaliers en berne.



Il y a une distance froide et une capacité décomplexée à rire du malheur des uns et des autres : les enfants s'octroient le droit d'asséner des atrocités et, à l'inverse, les adultes peuvent être gratuitement méchants avec eux (l'oncle qui menace de punir un petit garçon qui n'a rien fait). On y découvre le ton du réalisateur Chinois Li Hongqi, fait d'ironie cinglante et d'un sens très aigu de la composition des images (cadrage géométrique, épure totale des plans) sans tomber dans la maniaquerie d'antiquaire. Et on sera moins surpris par le jansénisme de sa mise en scène que par une capacité à manier avec la même aisance différents registres humoristiques (on peut rire de tout mais pas avec tout le monde). Si l'humour reste la politesse du désespoir, on vantera dans un tel contexte la politesse.

Romain LE VERN